

dans la tauromachie classique. Nous échappons à la fantaisie. La tradition et la routine nous saisissent. Il n'y a plus à capituler avec elles. Bien qu'une course royale soit, en général, l'image très-effacée des combats ordinaires, de ceux où se plaît la foule et où triomphent les *aficionados* (dilettanti), tout s'y passe cependant avec ce respect de la règle et des précédents, qui est une des prétentions de la foule quand il s'agit de spectacles; et je n'oublierai jamais par quelle brutale explosion de sifflets fut accueillie l'entrée de la cour à une des dernières représentations de la porte d'Alcala, parce que cette entrée tardive avait obligé le quadrille des *toreros* à faire une seconde fois sa procession par-devant la loge royale, en interrompant la course : ce qui est contraire à la règle. Le peuple espagnol est formaliste par essence, et les amateurs de taureaux sont d'un purisme impitoyable. Chaque assemblée du cirque a son tribunal officieux qui juge les incidents de la lutte avec la dernière rigueur; et malheur à ceux qui tombent sous le coup de cette juridiction improvisée et inflexible!

Une fois rentrés dans la routine d'une course de taureaux ordinaire, rien de plus monotone, monsieur, pour les assistants étrangers, qu'un pareil spectacle. Voici, invariablement, les trois péripéties par lesquelles le drame est obligé de passer. On lâche un taureau qui, d'ordinaire, et après le coup de corne donné au *sombrero* de son gardien, marche droit aux *picadores* rangés à cheval, la lance au poing, le long de la barrière et presque appuyés sur elle. Ces hommes sont bourrés de coton comme des mannequins et bardés de fer comme des croisés. L'animal *décroche* un, deux, quelquefois trois chevaux, suivant la force ou la fureur dont il est doué. Comme les *picadores* ne montent que des chevaux échappés à l'abattoir, aucun ne résiste; ils sont à peu près infailliblement éventrés. Mais s'ils ne sont pas tués sur le coup, le *picador* remonte à cheval, et le voilà chevauchant de nouveau à l'encontre de la bête furieuse, et la provoquant de la lance pendant que sa monture traîne entre ses jambes ses entrailles ensanglantées. Un *picador* ne renonce à son cheval que quand il est tout à fait mort. C'est la règle, fondée sur l'exi-

gence du fournisseur. Souvent un cheval laissé pour mort sur la place est de nouveau attaqué et fouillé par le taureau. J'en vis un, au cirque de la porte d'Alcala, que le taureau, d'un vigoureux coup de cornes, remit sur ses jambes. Le pauvre animal y resta quelques instants, jetant autour de lui et sur la foule indifférente son triste et morne regard. Il fit ainsi le tour de l'arène de l'air d'un ressuscité, marquant son passage par une rivière de sang, et puis on le vit tomber tout d'un coup pour ne plus se relever. Ces épisodes sont fréquents. Ils sauvent, mais d'une façon bien horrible, la monotonie du spectacle.

Mais voici le tour des *banderilleros*; c'est la seconde période de la course. Les *banderillas* sont des flèches aiguës, garnies de papier de couleur, que des hommes résolus enfoncent dans le cou du taureau pour l'exaspérer, le pousser à bout, et lasser sa fureur en l'excitant. Cette opération, qui semble périlleuse au premier abord, n'est cependant qu'un jeu pour ces coureurs agiles qui ne se font jamais faute d'une retraite rapide par-dessus la barrière, quand le taureau ne s'y prête pas. Il y a plusieurs espèces de *banderillas*. A la course d'hier, les flèches étaient garnies de rubans, de fleurs ou de filets d'où s'échappaient des oiseaux; d'autres fois, quand le taureau est trop lâche, on lui met les *banderillas de fuego*: ce sont des artifices qui éclatent sur sa tête en fusées retentissantes, et qui jettent dans une colère inexprimable l'animal le plus résigné.

Ainsi livré au supplice d'une fatigue sans relâche, d'une excitation sans pitié et d'une agonie sans rémission; harcelé par les *chulos*, qui viennent incessamment secouer devant ses yeux leurs manteaux de toutes couleurs, par les cris de la foule, qui tour à tour le poursuit d'imprécations formidables s'il fait mine de se retirer, ou d'applaudissements frénétiques s'il défend son terrain avec vigueur; arrivé enfin à la troisième phase de cette lutte inégale, le taureau se trouve en face de son bourreau, celui qui est chargé du dénoûment de la pièce, qui autrefois se nommait *matador*, et qui aujourd'hui s'appelle *espada* (épée). C'est en effet l'épée d'une main et la *muleta* (drap rouge) de l'autre, que le *matador* s'attaque

au taureau. Il n'y a pas deux manières de tuer un taureau : il faut le frapper en face, loyalement, noblement, d'une main ferme et d'un coup assuré. Il faut que l'épée aille droit au cœur, et qu'elle s'y enfonce jusqu'à la garde. C'est encore la règle, mais tous ne la suivent pas. C'est le nœud du drame. Un bras vigoureux et exercé peut seul le trancher. Car, d'une part, l'animal n'y met pas de bonne volonté, de l'autre les bons *matadores* sont rares. Le grand intérêt de la course se résume donc, dans ce moment suprême, la mort du taureau. Cette mort est quelquefois une boucherie, comme il est arrivé à la course royale d'hier, où un *espada* maladroit a donné plus de dix coups d'épée impuissants; alors la foule s'impatiente, elle siffle outrageusement, elle appelle à grands cris une lutte plus loyale et une fin plus prompte, mais le *matador* ne peut être remplacé devant son taureau; il tient au bout de son épée, comme sa propriété, ce dénouement insaisissable, et c'est un grand ennui, je l'avoue, quand cette péripétie se prolonge; mais le cas est rare.

A la course d'hier, trois *espadas* d'un haut renom se disputaient la faveur de la foule, et les dénouements marchaient grand train. C'étaient tour à tour le célèbre Montès, le Ciclanero et le Cucharès. Ce dernier a tué son taureau d'un coup foudroyant derrière la tête. L'épée avait à peine touché, mais elle avait coupé la moelle épinière. L'animal est tombé comme frappé de la foudre; ce n'était qu'un coup d'épingle. Montès y a mis plus de façons. Après avoir salué la reine, il s'est avancé lentement vers le taureau avec le calme et l'aplomb d'un homme qui a gagné quatre millions de réaux à ce métier; et une fois en face de son redoutable ennemi, il l'a amusé quelque temps, puis tout à coup, par un mouvement horizontal de la main, d'une sûreté et d'une justesse remarquables, il lui a plongé l'épée tout entière dans la poitrine. Le taureau était mort.

Ce coup de Montès est fort estimé des amateurs. Rien ne peut d'ailleurs donner une idée de la sérénité parfaite avec laquelle cet habile *matador* accomplit son périlleux office. On comprend, à le voir, l'enthousiasme de la foule, même si on ne le partage pas. Mais il faut savoir que le *matador* est pour

la foule espagnole une espèce de *deus ex machina*, celui qui tient dans sa main tout l'intérêt de la pièce, et auquel s'attachent toutes les passions engagées dans la lutte. Chacun a son *matador* préféré. Montès a un grand parti; le Ciclanero a le sien qui n'est pas moindre; le Cucharès commence à les balancer tous les deux. Les jeunes épées font pâlir les vieilles. Encore une fois, monsieur, si on veut se rendre compte de l'intérêt, d'abord inexplicable, qu'un peuple intelligent, poli, loyal, qui a une littérature dramatique célèbre dans le monde entier, prend à ces scènes de carnage qui durent des jours entiers, au grand détriment de plaisirs plus civilisés et d'affaires plus sérieuses; si on veut avoir le mot de cette énigme, il faut se figurer que le public espagnol est partagé, comme autrefois les spectateurs du cirque à Constantinople, en factions qui se disputent sur la prééminence des *matadores* et sur celle des taureaux, qui se prononcent avec passion pour ou contre tel pâturage, pour ou contre tel coup d'épée, et qui attachent au maintien des règles de la tauromachie ce respect jaloux qui semble en faire une des institutions du pays. C'est là peut-être qu'est le secret de cette insigne faveur dont jouissent encore, dans l'Espagne moderne et constitutionnelle, ces traditions d'une époque barbare. A Epsom et à Chantilly, cherchez (sans comparaison) ce qui passionne les *sportsmen*, vous verrez que ce n'est pas toujours la noble prétention de pousser au développement de la race chevaline. De même, à Madrid, demandez-vous pourquoi toutes les classes de la société, depuis les plus humbles jusqu'aux plus illustres, rivalisent d'entraînement pour les combats de taureaux. Vous trouverez qu'il entre dans cette passion beaucoup moins d'inspirations héroïques et de goûts sanguinaires que les flatteurs ou les envieux de la nation espagnole ne le supposent. Comment! le peuple espagnol aurait besoin du retour périodique de ces boucheries pour rester brave! Cela est absurde. Et, d'un autre côté, ce serait le goût du sang qui seul donnerait raison de ces spectacles; et le gouvernement d'un grand pays consentirait à les encourager et à les perpétuer pour cette fin! Cela n'est pas moins impossible. Non, les combats de taureaux, jugés avec nos mœurs et nos habitudes françaises,

sont un spectacle horrible, rebutant, et, qui pis est, ennuyeux (quand ce n'est pas la reine qui les donne, comme celui d'hier). Mais le génie espagnol, inspiré par une longue tradition, y met ce qui nous échappe. Inclignons-nous devant ce mystère, ne cherchons pas à l'expliquer au détriment d'un peuple ami. Laissons-le rester Espagnol dans la mesure où il lui plaît de l'être, avec ce mélange de fierté, de politesse, d'humeur jalouse et d'instincts violents qui le caractérisent à un si haut point. De notre côté, restons Français, et ne nous engouons pas follement, comme on nous y pousse aujourd'hui, de mœurs, de ridicules et de spectacles étrangers ! Ne laissons déteindre sur nous ni le jargon du *sport* anglais, ni la métaphysique du club allemand, ni le sang versé dans les *corridas*, même royales !

J'achève mon récit. J'ai vu tuer hier, dans la seconde partie de la course royale, sept taureaux avec les circonstances que j'ai racontées. J'ai vu blesser quelques cavaliers, éventrer une demi-douzaine de chevaux ; la chose s'est faite, et bien faite, en moins d'une heure. Un taureau qui refusait le combat a été livré aux pétards ; la foule demandait les chiens : *Perros! perros!* c'est une des variétés de ce terrible plaisir. Être livré aux chiens est pour le taureau le comble de l'ignominie. Quand la douzième victime allait être lancée dans l'arène, il faisait nuit ; la reine s'est levée, et le spectacle a été renvoyé au lendemain. Le spectacle d'aujourd'hui a duré dix heures, comme celui de la veille ; même fête demain. En tout, trente heures et cent taureaux. Malgré cela, l'enthousiasme de la population ne s'est pas affaibli. Chaque jour d'ailleurs, dans cette trilogie meurtrière, a son cachet particulier. Hier, c'était la reine qui donnait la fête avec les pompes que j'ai décrites ; aujourd'hui, c'est l'*ayuntamiento*. La fête est municipale au plus haut degré. Les *caballeros de plaza* ont pour parrain le corrégidor. Tout s'y passe comme dans la journée du 16, moins la magnificence et le chevaleresque dans le spectacle. Demain, c'est la fête du peuple. Plus de cavaliers à blason, plus de patrons à parchemins ; une bonne et vigoureuse course, classique à faire frémir ; de bons coups de lance à renverser des tours, d'épouvantables coups de corne à en-

foncer des bataillons ! Et pour que tout le monde jouisse à son aise du spectacle dans cette immense enceinte , la *plaza* sera divisée en deux par une barrière. Deux taureaux combattront à la fois ; la barrière étant médiocrement haute, il arrivera souvent qu'un des deux taureaux la franchira d'un seul bond, et alors le conflit sera terrible. Dans un espace aussi restreint, deux animaux furieux se disputeront les hommes et les chevaux, jusqu'à ce que tous deux meurent presque à la même place,

Alterum in alterius lapsantem sanguine...

Tel est le spectacle qui terminera les fêtes de Madrid.

Oh ! monsieur, pour qui a vu, ces jours derniers, pendant la première période de cette allégresse populaire, les éclatantes illuminations du Prado, et tous les balcons tendus de somptueuses étoffes, et les maisons des riches habillées de velours rouge et brochées d'or comme des duchesses un jour de *gala* ; pour qui a vu ces merveilles de l'éclairage en verres de couleur qui semblaient l'occupation et la rivalité de la ville entière, et ce pompeux cortège qui conduisait la famille royale et nos princes à l'église d'Atocha, curieuse et brillante page de l'histoire d'un autre âge conservée par la piété monarchique du temps présent ; pour qui a été témoin de ces manifestations irrécusables de l'esprit civilisé et du goût excellent qui caractérisent la nation espagnole, qu'il est triste d'aboutir aux boucheries de la plaza Mayor ! Vous savez que j'ai fait mes réserves pour la beauté du coup d'œil que la place elle-même présentait, indépendamment du spectacle. Je n'ai pas tout dit. C'est un des plus magnifiques que j'aie vus. Le soleil était de la fête, et à mesure qu'il déclinait davantage sur l'horizon, on eût dit qu'il voulait lutter par l'éclat, même affaibli, de ses rayons et par le jeu de sa lumière expirante contre les émotions de l'amphithéâtre. Pour moi, monsieur, le vrai spectacle était là. J'ai rarement vu une scène d'un plus imposant effet, et je compris alors ce que m'avait dit, quelques jours auparavant, un des plus spirituels historiens de la tauromachie qui en est en même temps un admirateur

passionné, M. Théophile Gautier : « Il n'y a pas, me disait-il, de véritable combat de taureaux sans soleil. » Vous savez, monsieur, que l'institution des courses royales remonte à Philippe II. La fête d'hier a été une représentation rigoureusement exacte de celle du seizième siècle. Depuis cette époque, il est d'étiquette que la course royale n'ait pas lieu si le soleil, qui est le premier invité de toute fête espagnole, ne répond pas à l'invitation du monarque. En d'autres termes, les taureaux ne sortent pas par le mauvais temps.

Je ne finirais pas, monsieur, si je voulais rassembler dans cette lettre, écrite à la hâte, tous les épisodes qui, en dehors de la place elle-même, où la monotonie règne trop souvent, ont signalé ces jours consacrés à la tauromachie officielle. On raconte que M. le duc de Montpensier a fait remettre à l'intrépide don Romero, le héros de ma lettre d'hier, une magnifique épée en témoignage de son estime. M. Alexandre Dumas, qui est arrivé ici à la tête d'une sorte de colonie littéraire composée d'écrivains distingués, tels que M. Maquet, et de peintres célèbres, tels que M. Louis Boulanger; l'auteur de *Monte-Cristo* assistait dernièrement à une course au cirque de la place d'Alcala. Dans un moment d'enthousiasme, après un magnifique coup d'épée du Ciclanero, M. Alexandre Dumas lui jette son étui à cigares, que le *matador* a ramassé (l'usage le permet) au milieu d'un tonnerre d'applaudissements qui s'adressaient autant à l'*aficionado* français qu'à l'*espada* espagnol. A la course royale, M. Dumas a offert une place dans sa loge au brave Romero, dont il racontera sans doute la biographie quand viendra pour lui le moment de résumer ses impressions de voyage. Les œuvres de M. Dumas sont affichées à Madrid avec des lettres longues de deux mètres. On le traduit et on le recherche. Il s'est placé du premier coup au nombre des partisans les plus passionnés des combats de taureaux. Je lui ai entendu dire, comme il sortait d'une course : « Faites donc des drames après cela ! » Hier, l'auteur des *Mousquetaires* dînait chez la reine. Après dîner, je le vis, dans le salon de Sa Majesté, faisant éclipse avec sa haute stature à deux ou trois grands d'Espagne, et racontant ses émotions de spectateur et de touriste. Je me réjouis, mon-

sieur, pour l'honneur des lettres françaises, que notre célèbre romancier ait été l'objet de ces attentions à Madrid. Qui sait? il y a peut-être encore des pays en ce monde où M. le marquis de la Pailletterie aurait eu plus de succès avec ses plaques d'or et d'argent que M. Alexandre Dumas avec ses livres.

Et maintenant, adieu, monsieur; vous excuserez la longueur de cette lettre; car, vous le savez, aux gens qui voyagent le temps manque pour bien écrire et surtout pour abréger.

---

## X

### LES EAUX DE PLOMBIÈRES.

Août 1852.

Plombières a été autrefois à la mode, et Plombières n'y est plus. Il y a une raison, ou tout au moins une cause à cela : Plombières est aujourd'hui surpassé en fait d'élégance, de confort, de distractions et de plaisirs mondains par tous les établissements thermaux qui ont l'entreprise d'attirer le monde. Plombières ne s'est amélioré que par le côté pratique et sérieux; il n'a rien donné au luxe. Il est devenu, sur beaucoup de points, hygiéniquement supérieur; il est resté, quant aux accessoires plus ou moins superflus (d'autres diront plus ou moins nécessaires), dans une immuable infériorité.

Il n'est pas besoin d'être médecin et d'écrire avec autorité, ainsi que l'a fait sur ce sujet même notre ami le docteur Donné<sup>1</sup>, pour s'apercevoir que Plombières a fait de très-grands progrès comme établissement thermal, dans le sens

<sup>1</sup> L'article de M. Donné a paru dans le *Journal des Débats*. J'ai souvenir de l'article, non de la date.

sérieux du mot ; — et il n'est pas nécessaire non plus d'être excessivement mondain pour trouver qu'on ne s'y amuse guère, si par hasard on y vient pour s'amuser. Mais c'est qu'aujourd'hui les malades sont devenus si exigeants!... Autrefois, quand on avait quelque bonne maladie chronique à soigner, rhumatisme, gastro-entérite, obstruction du foie, de la rate, du pancréas ou du mésentère, on était modeste, on ne demandait qu'à guérir. Aujourd'hui on veut s'amuser en attendant, ou même au risque de retarder la guérison. Un voyage aux eaux était autrefois toute une affaire : on y arrivait par des chemins effroyables, on y habitait, quoi qu'en dise Montaigne, de sales masures ; on y vivait d'eau claire, la seule chose qui n'y manquait pas, et on se félicitait de toutes ces épreuves (les Mémoires en font foi) si la santé était au bout. Aujourd'hui, si le bain ne vous offre pas la chance de quelque beau coup de lansquenet ou de quelque intrigue d'amour ; s'il n'est pas l'occasion d'étaler un grand luxe de toilette et de coudoyer une demi-douzaine d'altesses royales, la santé n'est rien. — Amusez-nous d'abord, disent les gens du monde, vous nous guérirez après, si vous pouvez. — Plombières commence par le plus difficile. Il vous guérit, mais il s'arrête là, et vous envoie... vous promener ailleurs, si vous demandez davantage.

Ce n'est pas que Plombières manque d'agréments naturels ; il est peu de pays mieux situés. La ville, couchée sur la source même qui la fait vivre, et qu'elle semble couvrir comme un trésor, s'étend dans le creux d'une étroite vallée, toute retentissante de cascades, plutôt protégée que dominée par de vertes montagnes, d'où se répand alentour la saine odeur des prairies suspendues au flanc des coteaux et des forêts séculaires qui les couronnent. Quatre grandes routes y aboutissent : celles de Remiremont et d'Épinal, au nord ; celles de Luxeuil et de Saint-Loup, au sud ; et chacune de ces routes est à elle seule une excursion délicieuse. Je ne dis mot de la *Promenade des Dames*<sup>1</sup>, qui tient à la ville même, à l'entrée

<sup>1</sup> Ainsi nommée en souvenir de la protection qu'étendait sur tout le pays la riche abbaye de dames nobles, fondée, il y a plus de douze

de la route de Remiremont. Cette promenade est charmante, et de tout ce qui peut y attirer les promeneurs, grands arbres, douce fraîcheur, ombre épaisse, verts gazons, eaux murmurantes, rien n'y manque, hormis quelques dossiers à des bancs moins rustiques. Rien n'y manque, et personne n'y vient. C'est là un des travers de la province : plus une promenade y est magnifique, moins elle est fréquentée. A Plombières, il n'y a guère non plus de milieu ; on sort de la ville, ou on reste chez soi. Une fois dehors, il est vrai, les promeneurs n'ont que l'embarras du choix. Toute route mène à quelque sentier qui s'enfonce dans la vallée, court le long des torrents, s'égaré dans les bois ou grimpe sur la montagne. Il en est qui vous mènent lentement, et par de fraîches allées, toutes remplies d'ombre et de mystère, jusqu'à des hauteurs prodigieuses d'où se découvrent tout à coup, comme à la *Fontaine Stanislas* (sans compter d'assez mauvais vers du chevalier de Boufflers), des perspectives infinies ; d'autres qui descendent par des rampes rapides, habilement ménagées pour les voitures, dans de riches vallons, comme est celui qui, des ruines féodales de Fougerolles et du village de Laitre, conduit à la vallée des Roches et à l'antique et riante abbaye d'Hérival en traversant le val d'Ajol. Le val d'Ajol, baigné par les eaux de la Combeauté, n'a de comparable, dans mes souvenirs de voyageur, que la vallée d'Argelez sur le gave d'Azun, dans les Hautes-Pyrénées.

Que si vous êtes curieux de souvenirs historiques et d'archéologie pittoresque, arrêtez-vous un instant avant de descendre dans la plaine ; l'horizon est là sans limites. Voici à droite, dans cette brume légère et bleuâtre qui les voile à peine, les verts coteaux de la Bourgogne ; voici la côte d'Aigremont, qui se souvient d'Arioviste <sup>1</sup> ; en face ce sont les lieux témoins des pieuses extases de saint Colomban ; à gauche est Olichamp, où les Bourguignons furent vaincus en 1472, et les

siècles, sous la protection de saint Romaric. (Voir le *Guide* de M. Friry, tome II, page 6.)

<sup>1</sup> *Guide* de M. Friry, tome I, pages 50 et suivantes.

paysans lorrains ont fait un proverbe, par allusion à cette déroute :

C'est comme tambours de Bourgogne,  
Beaucoup de bruit, peu de besogne...

Les Bourguignons s'en sont bien souvenus depuis. Quant au val d'Ajol lui-même, il garde le souvenir de cet héroïque et infidèle Charles IV, qui osa résister à Richelieu, à Mazarin et à Louis XIV ; et M. Friry cite à ce propos une anecdote toute lorraine qu'il a trouvée dans un biographe contemporain. Je la cite à mon tour, parce qu'elle peint le vieux temps sans avoir vieilli :

. . . . . Ce prince ne voulait pas laisser le camelot à la discrétion du velours et de la soie. Il savait le dangereux sens que les praticiens, les procureurs et les avocats donnaient aux lois, les détours captieux qu'ils donnent aux causes, les emplâtres qu'ils appliquent aux maux pour les rendre plus cuisants et les entretenir, et surtout la torture qu'ils donnent à la bourse des clients pour en tirer le sang jusqu'à la dernière goutte... Un jour il rencontra aux portes de Nancy un vieil Vosgien qui y amenait deux de ses fils ; il lui demanda ce qu'il voulait faire de ses deux garçons ; et, comme il lui eut répondu qu'il les amenait aux études pour en faire des avocats qui démêlassent tant de mauvaises affaires qu'il avait, — le duc eut peu d'égards à sa barbe blanche, et lui commanda de ramener ses fils à la garde de ses bœufs, lui disant que s'ils devenaient avocats, ils brouilleraient plus ses affaires qu'ils ne les nettoieraient, et qu'à la fin ils lui dévoreraient toute sa vogue...

Une fois sorti de Plombières, rien n'est donc plus facile, vous le voyez, que de multiplier ses jouissances pittoresques, de varier ses impressions, de satisfaire à la fois ses yeux et son esprit, de faire provision de souvenirs, d'appétit et d'érudition. Plombières est le centre d'un pays admirable, très-peu connu quoiqu'il soit à cent lieues de Paris, et dans lequel on peut faire de véritables voyages de découverte. Beaucoup de baigneurs, par exemple, vont chercher la rivière du Belliard à l'endroit où elle fait le périlleux et bruyant saut de la cuve ; d'autres poussent jusqu'au pays de Gerardmer, naviguent sur son beau lac, et se procurent la satisfaction de s'asseoir sur

*la pierre de Charlemagne*; quelques-uns vont voir le lever du soleil sur la cime granitique du ballon d'Alsace. Mais ce sont là de véritables expéditions; les promeneurs moins entreprenants s'arrêtent au voisinage. Remiremont surtout les attire par l'antique renommée de ce chapitre de dames nobles, dont la première abbesse fut sainte Mactefelde, en 627, et la dernière, Louise-Adélaïde de Bourbon-Condé, en 1786; — longue et curieuse histoire, toute mêlée de passions et d'orgueil, de bienfaisance et de sainteté; histoire que M. Friry<sup>1</sup> raconte à merveille, où il n'oublie rien, ni les démêlés du chapitre avec le pouvoir séculier, ni les querelles intestines, ni les prétentions, ni les commérages, ni les projets de réforme avortés, ni les tentatives de clôture cénobitique repoussées à force ouverte<sup>2</sup>, — et qu'il termine par un trait de maître. Louis XIV avait dû visiter un jour la basilique de Remiremont; le chapitre s'empessa de consulter Bossuet lui-même sur le cérémonial à suivre. « .... Je ne hésiterois point à mettre un grand daix assez exhaussé sur le prie-Dieu du prince, leur répond l'illustre prélat. J'approuve le compliment en cet endroit, *mais il doit être fort court et contenable à la modestie du sexe...* » Et maintenant je reviens à Plombières.

J'ai dit, en commençant, que Plombières, comme établissement thermal, était en progrès. Nous sommes bien loin du temps, en effet, où Voltaire écrivait à M. Pallu, dans un accès de mauvaise humeur trop justifié :

<sup>1</sup> Dans le *Guide* déjà cité.

<sup>2</sup> « . . . . Et le 2 mai de cette année, le révérendissime évêque et l'illustrissime abbesse, avec leur suite, se présentèrent devant la porte du cloître qui regarde la ville. Là étaient déjà arrivées et assemblées la dame doyenne, *opposée aux prétentions de la dame abbesse*, et les chanoinesses avec leurs servantes et une bonne partie du peuple de la ville. « Alors ledit évêque requit les ouvriers d'apporter les ventillons pour les apposer aux portes du cloître, et en ce faisant, les dites dames ou bonne partie d'icelles vinrent publiquement heurter de telle roideur le menuisier Demange et les ouvriers qui l'aidoient à porter, qu'ils furent contraints de les laisser tomber par terre, sur lesquels lesdites dames montèrent aussitôt et les foulèrent aux pieds. » (Procès-verbal d'enquête du 14 mai 1619.)

Du fond de cet antre pierreux,  
 Entre deux montagnes cornues,  
 Sous un ciel noir et pluvieux,  
 Où les tonnerres orageux  
 Sont portés sur d'épaisses nues;  
 Près d'un bain chaud, toujours crotté,  
 Plein d'une eau qui fume et bouillonne,  
 Où tout malade empaqueté,  
 Et tout hypocondre entêté,  
 Qui sur son mal toujours raisonne,  
 Se baigne, s'enfume et se donne  
 La question pour la santé...

Aujourd'hui Plombières ne ressemble plus à ce portrait, d'ailleurs peu flatté, qu'en a tracé l'impatient philosophe. Le progrès est manifeste. Ici pourtant il faut s'entendre. On a beaucoup fait; il reste beaucoup à faire. L'État, qui est le véritable régisseur des eaux, a mis la main à des améliorations considérables. Mais le docteur Turck, qui représente à Plombières, et quelquefois avec une verve de jeune homme, le progrès en toute chose, signale bien d'autres redressements indispensables, non-seulement dans l'intérêt des malades indigents, selon lui trop oubliés, mais aussi pour la bonne distribution des eaux thermales qui se perdent là faute d'emploi, tandis qu'ailleurs, comme à Vichy, c'est l'eau qui manque aux malades. M. le docteur Turck a d'excellentes idées sur tous ces points. Il a surtout raison quand il recommande à l'attention de l'autorité administrative l'entretien de ces merveilleux travaux de canalisation souterraine qui remontent aux premiers temps de l'ère chrétienne, et où se retrouve encore, après dix-huit siècles, l'indestructible empreinte du génie romain. M. Turck y signale des dégradations sérieuses<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> . . . . Le conduit qui mène l'eau de la grande source au bain des Romains est rempli de fissures. L'eau qu'il devrait contenir s'échappe en partie dans la rivière et coule en partie en nappe sous la rue. Il est indispensable de faire un grand travail pour recueillir cette source et toutes celles perdues aujourd'hui sur les deux rives de l'Eau-Gronne, etc., etc.

(Du mode d'action des eaux minéro-thermales de Plombières, par M. Léopold Turck. Avant-propos, page XIX.)

M. Beaulieu, qui a écrit sur Plombières quelques pages savantes et excellentes<sup>1</sup>, et qui a visité ces travaux, les pieds dans l'eau, la torche à la main, remarque que « quelques filets d'eau thermale qui ont réussi à s'ouvrir une issue à travers le béton, viennent se perdre dans le torrent. — Si l'on parcourt son lit à pieds nus, dit-il, il est facile de reconnaître, par la chaleur que l'on ressent, les places où ils jaillissent... » Plombières, en effet, a été à plusieurs reprises le théâtre de catastrophes redoutables qui l'ont maintes fois détruit de fond en comble. Un incendie au seizième siècle, une inondation en 1661, un tremblement de terre en 1682, un autre débordement de l'Eau-Gronne en 1770, tel est le martyrologe de cette ville, qu'une incroyable vitalité a toujours relevée de ses ruines. Après l'inondation de 1770 notamment (et c'est de cette époque que datent sa reconstruction moderne et ce caractère de régularité monumentale qui la distingue), Louis XV, voulant rebâtir Plombières, mit un impôt extraordinaire sur la Lorraine. La ville se releva; et on peut la croire aujourd'hui, le feu excepté, à l'abri des fléaux qui l'ont si souvent désolée, mais à une condition : l'entretien assidu des conduits souterrains de ses eaux thermales. Cette ville, qui vit de sa source (c'est un produit de près d'un million par année pour Plombières et ses environs), est minée par son torrent. On appelle ce torrent l'Eau-Gronne, et je comprends que l'attrait de chercher des étymologies ait fait rapporter ce mot au surnom sous lequel Apollon était honoré en Allemagne et en Écosse<sup>2</sup>. « L'*Apollo-Grannus*, dit M. Friry, a été le protecteur des sources de l'Austrasie s'écoulant vers le Rhin, et de celles qui jaillissent dans la partie méridionale des montagnes des Vosges dont nous nous occupons... » Mais Plombières, resserré entre deux montagnes, couché sur le lit d'un torrent rapide, obligé d'exhausser les voûtes sur lesquelles ses maisons sont bâties, pour échapper au péril

<sup>1</sup> *Antiquités des eaux minérales de Vichy, Plombières, Bains et Niederbronn.*

<sup>2</sup> Voir le *Dictionnaire de la Fable*, article *Grannus*. Isidore appelle *granni* les longs cheveux des Goths.

des inondations et préserver de tout mélange les sources qui le font vivre ; — Plombières n'a qu'un ennemi, c'est son torrent. Quand le torrent monte, quand il mugit, quand les flots se précipitent, quand l'eau gronde, M. Beaulieu a raison, c'est bien *l'eau qui grogne*. Le mot est moins savant. Il est plus vrai. L'Eau-Gronne a renversé des maisons : on les a rebâties ; elles sont aujourd'hui une richesse ; mais n'est-il pas triste que l'église elle-même soit seule menacée désormais quand tout est debout, et que, pour réaliser la somme nécessaire à sa reconstruction, l'excellent et charitable curé de Plombières soit obligé de faire appel, par une loterie publique, à la piété des fidèles ? Il faut quatre-vingt mille francs pour reconquérir, sur les empiétements de l'Eau-Gronne, le terrain de Dieu. Nous jugerons, par le succès de cette pieuse entreprise, de la religion de ces contrées qui furent évangélisées, il y a douze siècles, par saint Romaric et saint Colomban.

Quoi qu'il en soit de ces réserves, à Plombières il n'y a qu'à louer dans les résultats de l'action administrative et dans l'intelligente direction qui est donnée à l'emploi de ces eaux merveilleuses. Plusieurs médecins y concourent. J'ai naturellement cité le premier, dans cette étude, celui d'entre eux qui a le plus écrit et qui a fait le plus parler de lui par l'active expansion de sa bienfaisance, la vivacité fougueuse de son style et la hardiesse de ses méthodes. Après lui, le docteur Hutin a fait un livre qui n'est pas moins consulté par les malades que par les touristes. L'inspecteur des eaux, l'habile docteur Garnier, est un homme beaucoup plus calme, et c'est à lui que M. Chomel envoie ses malades : c'est tout dire. Le docteur Garnier donne ses eaux pour ce qu'elles valent, et c'est beaucoup. Mais il n'en fait pas la panacée universelle. Ce ridicule est passé de mode à Plombières, et il n'y reviendra pas, quoi qu'on fasse et quoi qu'on écrive. Je trouve, dans quelques ouvrages de médecine thermale que j'ai là sous les yeux, des nomenclatures vraiment abusives des maladies que Plombières aurait charge de guérir ; pas une n'y manque. Plombières n'a pas besoin de ce programme de Fontanarose. Ce qui fait la vertu de ses eaux (de récentes expériences y ont

fait découvrir de l'arsenic en dissolution), c'est leur chaleur naturelle, qui varie de trente-quatre à cinquante-deux degrés Réaumur, leur douceur onctueuse et pénétrante, et leur inaltérable pureté. Si j'osais donner ici l'avis du plus incompetent des juges en ce point, je dirais que les eaux de Plombières agissent par leur innocence même, et qu'avant d'y trouver de l'arsenic, pendant plusieurs siècles d'observation, d'analyse et d'expérimentations successives, on n'y a rien trouvé du tout. « Je dois faire remarquer, dit à ce propos M. Francœur, qu'il est vraiment impossible d'expliquer comment des eaux *si peu chargées de principes étrangers* produisent des effets aussi marqués... » — « Les eaux de Plombières, écrit le docteur Constantin James, qui est maître en cette matière, les eaux de Plombières sont extrêmement peu minéralisées... Ce sont, chimiquement parlant, des eaux *tellement insignifiantes*, qu'on ne sait à quelle classe les rattacher. Et pourtant, par un désaccord que nous avons bien souvent l'occasion de noter, *ces eaux jouissent des propriétés thérapeutiques les plus réelles et les plus importantes...* »

Quel était donc le secret de leur efficacité? Personne ne le savait. Leur vertu seule n'était pas contestable; et pendant longtemps cette incertitude au sujet de leur composition s'était étendue au régime même qui était prescrit pour en aider l'effet. Un certain mystère, une superstition qu'on eût dit empruntée en partie, comme le remarque très-bien M. Friry, « à l'astrologie judiciaire, » présidait au traitement qu'il fallait observer. Ainsi, tantôt on vous plongeait les malades dans l'eau jusqu'au menton et on vous les y laissait une journée entière; tantôt on permettait la boisson; — Voltaire, qui disait : « Je prendrai les eaux en n'y croyant pas, comme j'ai lu les Pères de l'Église, » Voltaire les buvait coupées avec du lait; — tantôt donc la boisson était permise, mais on interdisait le bain, ou on ne l'accordait qu'à certaines parties du corps. « En 1615, du temps du médecin Berthemmin, dit M. Friry, on se baignait tout debout dans les bains de Plombières. Les Allemands qui s'y rendaient demeuraient dans le bain tout le jour, y grenouillaient et y faisaient même apporter leur soupe quand ils se sentaient faibles. » Plus tard, à l'époque où vivait

dom Calmet (on a de lui un *Traité des eaux de Plombières*), « on se baignait avec beaucoup plus de précaution, on n'entrait dans l'eau que jusqu'à mi-corps ou jusqu'à la poitrine, et on ne permettait pas d'y mettre les mains... » D'un autre côté, moitié religion, moitié routine, la série septenaire avait prévalu dans l'administration des eaux. On y consacrait vingt et un jours, ni plus ni moins. Pourquoi vingt et un? On vous eût trouvé alors fort curieux de le demander, et aujourd'hui même chacun se soumet à ce vieil usage sans savoir pourquoi. Je trouve pourtant dans un livre imprimé à Raon-l'Étape (Vosges), par son auteur même, aujourd'hui imprimeur à Plombières, livre très-inconnu, très-sérieux et très-singulier, toute une théorie sur le chiffre 3 combiné avec le chiffre 7, qui est peut-être, quoique appliquée à un ordre d'idées fort différent et traitée avec une imperturbable gravité de style et de dialectique, l'explication de cet usage immémorial des vingt et un bains.

Dans le nombre *sept*, écrit M. Docteur, se trouvent enfermées toutes les attributions caractéristiques du feu élémentaire et du feu des esprits... Le nombre *sept*, en effet, est un nombre privilégié de l'Écriture sainte, et on voit dans ce livre divin qu'il forme en quelque sorte le pourtour ou l'encadrement de toutes les pensées de Dieu. C'est pour cela qu'il y a *sept jours* dans la semaine, et que tout est mathématiquement calculé sur ce nombre dans les scènes pittoresques et scellées d'un cachet divin que nous présente l'Apocalypse. Du reste, nous devons dire que ce n'est point pour atteindre le chiffre sacramentel et figuratif de l'Écriture sainte que nous avons enclos dans le nombre *sept* les formes caractéristiques de chaque agent matériel, mais que nous y avons été conduit par l'ordre même et la nature des divers phénomènes... *Vingt et une* actions se produisent donc dans l'univers pour produire toutes les merveilles que nous y voyons; et ces *vingt et une* actions, qui procèdent du nombre *trois*, se rencontrent avec la même régularité dans le monde des esprits<sup>1</sup>, etc.

Quoi qu'il en soit de ces coutumes dans le passé et de ces divagations dans le présent, Plombières n'en a pas moins été, à toutes les époques, un rendez-vous d'illustres malades, et il n'en a pas moins conservé sa clientèle sérieuse en dépit de la

<sup>1</sup> La *Théorie de la matière*, pages 417, 418.

mode qui entraîne ailleurs les souffrances superficielles et les malades peu convaincus. La liste serait longue des visiteurs de toute classe et de toute nation qui sont venus aux eaux de Plombières, depuis ce lieutenant de César dont le chien les découvrit en s'y brûlant les pattes, jusqu'aux humbles bourgeois qui viennent y braver, en pleine piscine, les ardeurs de la canicule. Pourquoi y vient-on ? Pourquoi Montaigne, Richelieu, Voltaire<sup>1</sup>, Boufflers, pourquoi tant de personnages illustres y sont-ils venus dans tous les temps ? Il n'est guère possible de répondre à cette question que la liste de Fontanarose à la main. On vient à Plombières à peu près pour tout ; mais on y revient rappelé par le souvenir de cette inexprimable douceur qu'on éprouve à s'y livrer aux tièdes caresses de sa naïade. Cela veut dire, en prose, qu'il n'est rien de plus voluptueusement agréable qu'un bain de Plombières. Quant aux agréments de la piscine, de ces bains en commun dont M. Francœur nous dit : « Qu'on y a les plaisirs de la société, de la conversation ; que souvent mille plaisanteries, la gaieté et les chants abrègent la lenteur des heures qu'on y passe ; » quant à ces plaisirs de la communauté et aux jouissances hydrosudopathiques du *trou d'Enfer*, j'en laisse la description à de plus éprouvés et de plus habiles.

Non mihi si linguæ centum sint, oraquæ centum,  
Ferreæ vox !...

On vient donc à Plombières, malade, pour la guérison ; on y revient, guéri, pour le plaisir, j'entends le plaisir de s'y baigner ; car Plombières, je l'ai dit plus haut, ne s'ingénie guère à vous en procurer d'autres. Plombières est une colonie de petits propriétaires hospitaliers qui ne vivent que pour

<sup>1</sup> Il faut lire dans la Correspondance de Voltaire (juin 1734) le récit du curieux séjour qu'il fit dans l'abbaye de Senones, en compagnie de dom Calmet, avant de se rendre à Plombières, où l'arrivée inopinée de Maupertuis, dont il fut prévenu par sa nièce, l'empêcha quelque temps de s'établir.

loger les gens, sécher leurs chemises de laine et leur faire la cuisine.

On devient cuisinier, mais on naît rôtisseur.

Tout le monde, à Plombières, est rôtisseur plus ou moins, tout le monde est logeur. Les femmes qui brodent, les hommes qui polissent le fer et l'acier avec un art délicat qui a rendu ces deux industries justement célèbres, ne sont que l'ornement de cette société dont les logeurs sont le fond résistant. « C'est une bonne nation, libre, sensée, officieuse, » disait Montaigne en 1580; — race honnête et intelligente, dirai-je à mon tour, et serviable jusqu'au dévouement, celle de ces aubergistes-amateurs, nullement avides, cordialement polis, jamais envieux ni rivaux, personne ne cherchant à attirer la clientèle du voisin ni à disputer l'achalandage de sa maison; si bien que vous n'êtes pas plutôt chez un de ces logeurs de l'âge d'or, que vous lui appartenez corps et âme. Vous chercheriez en vain un autre logis; la ville entière vous est fermée. *Et désormais tu m'appartiens!* Vous êtes, s'il est permis de comparer la réalité à la fable, comme Robert sous la redoutable main de Bertram.

Par bonheur, Bertram est ici quelque bon homme d'hôte ou quelque femme attentive et vigilante qui ne vous laisse manquer de rien et qui vous fait la vie douce. La maison est petite mais agréable, *piccola ma garbata*; le linge est blanc, les lits sont moelleux; vous êtes aux antipodes de l'élégance et du luxe, dans le royaume de la propreté. La table est abondante, la chère excessive, la pâtisserie succulente, l'entremets sucré foisonne, les truites et les anguilles font partie de l'ordinaire, et il ne tient qu'à vous d'être malade du régime si vous ne l'êtes de la maladie. Vous savez le mot de cet ancien: « La table a tué plus de monde que l'épée » (*plures gula quàm gladius*). Les tables d'hôte à Plombières sont la contradiction permanente des prescriptions de la médecine thermique. Mais les truites de la Moselle se moquent de la Faculté, et le rôtisseur fait oublier le médecin. « On mange trop à Plombières, » dit énergiquement M. Francœur, et il a raison.

Mais que faire en un gîte, à moins que l'on n'y songe?

Et que faire à Plombières, après s'être baigné, si on n'y mangeait pas? Aussi combien de gens viennent à Plombières, de tous les départements voisins, uniquement pour aller boire du kirschenwasser coupé de lait à la fontaine Stanislas, et dîner à bon compte à la table d'hôte! Combien de gens qui viennent y prendre leurs vacances par anticipation, sous prétexte de prendre les eaux, et qui en rapportent, après quelques semaines de ce régime pantagruélique, la gastrite qu'ils n'avaient pas! J'ai eu la curiosité de chercher, sur les listes qui sont distribuées aux baigneurs, le point de départ des quinze cents voyageurs qui sont venus cette année à Plombières, depuis le commencement de juin jusqu'à ce jour. C'était le moyen de savoir comment se forment ces courants périodiques qui y amènent, presque à jour fixe, une si nombreuse clientèle. Sur cette liste, je vois des étrangers venus de tous les coins du monde, de Suisse, de Belgique, d'Allemagne, d'Italie, d'Angleterre, d'Irlande, des États-Unis, de la Nouvelle-Orléans; un baigneur même arrive de Smyrne, un autre de Sainte-Hélène; — le tout ne s'élève pas à une cinquantaine, dont deux Anglais seulement. Quant à Paris, il n'a pas fourni au delà de deux cents baigneurs; les départements éloignés, un nombre à peu près égal; tout le reste, c'est-à-dire les deux grands tiers de la population nomade de Plombières, venait des départements voisins : Meuse, Meurthe, Moselle ou Vosges. Plombières est, à proprement parler, la baignoire de la Lorraine.

Cela n'ôte rien à la vertu de ses eaux, à l'attrait de ses promenades, à l'agrément de son hospitalité; — au contraire; mais je cherchais, en commençant, pourquoi Plombières est encore si peu à la mode, tandis que d'autres établissements du même genre et d'une vertu moins éprouvée attirent la foule dorée des baigneurs de haut parage. Nous le savons maintenant. Plombières est un lieu de grande simplicité, de vie paisible, de guérison patiente, j'allais presque dire une terre d'innocence et d'égalité. Cette simplicité révolte quelques parvenus et inspire un profond mépris aux importants

et aux bégueules ; elle est acceptée par les gens du meilleur ton. On n'aime à Plombières ni le bruit, ni l'étalage, ni même le scandale. Si l'on y médite, c'est du bout des lèvres, et si l'on y danse, c'est pour n'en pas perdre l'habitude. Telles sont les mœurs des habitants de Plombières ; on voit que ce sont les bonnes. Les bourgeois lorrains s'en arrangent. Les Parisiens et « les étrangers de distinction » (comme on appelle tous les étrangers qui vont aux eaux) demandent en général autre chose. Je n'y contredis pas. Une saison à Baden ou à Hombourg est une chose en soi fort amusante ; mais rien de plus calmant qu'une saison à Plombières. On ne trouve là ni ces prétentions mondaines, ni cette vie étourdissante, ni ces plaisirs somptueux, ni cette ostentation de la grandeur et de la richesse, ni tout ce bruit que fait l'orgueil de l'homme en regard de ses infirmités les plus faites pour le rabaisser. Plombières seulement pousse à l'excès peut-être ce dédain des mœurs élégantes et cette insouciance des plaisirs mondains. Son *Casino* est un fort beau bâtiment dû à la munificence du roi Stanislas, ce roi qu'on retrouve partout en Lorraine, et dont le peuple se souvient, n'en déplaît à M. Turck (ce n'est pas là une opinion, c'est un sentiment). Eh bien ! pour avoir un bon orchestre, au lieu d'un mauvais, dans ces beaux salons, il suffirait d'y augmenter un peu la modique souscription dont on paye le droit d'y entrer. On aime mieux se passer de bonne musique que de bon marché. Le théâtre aussi a l'air d'avoir été construit pour les acteurs de M. Comte exclusivement, et la salle de concert est d'une surdité désespérante. On est donc réduit, pour tout plaisir, à part celui des promenades et des causeries avec quelques baigneurs préférés, — à la loterie du dimanche que la philanthropie municipale a instituée, qu'elle défraye largement avec les produits de l'industrie locale, et dont profitent les nombreux indigents de la ville et du canton. Ce plaisir des âmes charitables manque d'entraînement pour les mondains.

Telle est, malgré tout, la physionomie de Plombières ; et puisse Plombières, même avec ce qui lui manque, la conserver encore longtemps ! Plombières est aujourd'hui à quinze heures de Paris, et la route qui y conduit de Nancy à Remiremont,